

SOPHIE HENRIONNET



Tout (n')est (pas du tout) sous contrôle

ROMAN

« Ne passez pas à côté de *Tout (n')est (pas du tout) sous contrôle* ! Vous rigolerez assurément et sortirez de cette lecture avec un grand sourire. »

Mélusine du blog *Carnet Parisien*


CHARLESTON

« Une lecture légère, drôle et pétillante. »

Djihane du blog *Les instants volés à la vie*

Olympe a 38 ans, un emploi de photographe culinaire qui ne lui plaît qu'à moitié, une fille de 12 ans bien plus mature qu'elle, une famille déjantée, des copines délurées et un ex-mari, Bertrand, qui l'appelle chaton.

Lorsqu'elle perd son job elle supplie son meilleur ami Hugo, qui tient une agence de détectives spécialisée dans les arnaques aux assurances, de l'embaucher. Faisant valoir son expérience de photographe, elle réussit à intégrer l'équipe de détectives à une condition : elle ne devra s'occuper que des affaires les plus simples. Bien entendu, Olympe n'est pas assez sage pour respecter les consignes.

L'appel des commissions versées à chaque résolution d'affaire est trop fort pour qu'elle garde ses fesses confortablement posées sur le siège de sa voiture...

Mais que va-t-il se passer quand les cadavres commencent à s'accumuler et que l'on cherche à l'éliminer à son tour ?

Sophie Henrionnet a quatre enfants, une imagination débordante et une légère tendance à l'hyperactivité. Elle aime lire et inventer des histoires. *Tout (n'est pas du tout) sous contrôle* est son troisième roman.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-174-0



9 782368 121740

8,90 euros
Prix TTC France


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

L'AVIS DES LECTRICES CHARLESTON

« J'ai adoré cette comédie policière, où l'humour est distillé avec beaucoup de finesse, et où les personnages sont vraiment attachants. Le style est simple, agréable, les pages se tournent très vite et c'est un vrai régal de partager pendant quelques semaines le quotidien et les premiers pas d'Olympe dans sa nouvelle vie ! Un roman à dévorer, une lecture légère parfaite pour se détendre ! » Delphine du blog *L'heure de lire*.

« Ce roman se lit très facilement et on s'attache aux différents personnages de l'histoire, tous très bien campés. Il y a beaucoup d'humour et de rythme. La plume est fluide et moderne, de nombreuses expressions très drôles ponctuent le récit. Une multitude de personnages, tous différents, rendent le récit vivant. Un bon moment de lecture et de détente. On ne s'ennuie pas une seconde et on en redemande. Une héroïne que l'on a envie de continuer à suivre. » Carène du blog *Des mots et moi*.

« Le point fort de ce roman, vous l'avez compris, est son héroïne qui est loin d'être un modèle. (...) Même si je ne suis pas une fêrue d'enquêtes policières, Olympe en détective, c'est un spectacle à suivre et à apprécier. (...) *Tout est sous contrôle* est une lecture légère, drôle et pétillante. Son héroïne, attachante et imparfaite. Elle vous fera sourire et pourra même vous attendrir. Une chouette comédie pour se détendre et passer un très bon moment. » Djihane du blog *Les instants volés à la vie*.

« *Tout est sous contrôle* est un roman frais, drôle, vivant, une vraie bouffée d'air frais ! On se détend, on rit, on lève les yeux au ciel, on sourit. Tout dans ce roman nous permet de nous détendre et de passer un merveilleux moment en compagnie d'Olympe. On a vraiment envie de la suivre à tout moment de la journée et de la nuit ! Attention folles aventures addictives ! » Alison du blog *My little Anchor*.

DU MÊME AUTEUR

M comme... Maman a bien mérité un mojito, 2015

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
ISBN : 978-2-36812-174-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Sophie Henrionnet

TOUT (N')EST
(PAS DU TOUT)
SOUS CONTRÔLE

Roman

*Une nouvelle
inédite
à télécharger
page 397 !*


CHARLESTON

À Clotilde

En arrivant dans le couloir, je frissonnai. Il me fallait faire au plus vite. Pressant encore un peu plus le pas, je trouvai du premier coup la porte qui donnait sur l'escalier et entrepris l'ascension des trois étages.

Je crus tout d'abord qu'un chewing-gum s'était collé sous ma chaussure, continuai de progresser dans l'escalier, puis manquai de glisser. Vacillante, je me rattrapai à la main courante, et, mue par mon élan, gravis les deux dernières marches avant le palier suivant.

C'est alors que je la vis. Aussi jolie que dans mes souvenirs de lycée.

Les cheveux tellement soyeux qu'on aurait dit une perruque. Le grain de peau magnifié par la semi-obscurité. Des cils longs et aussi épais que des bambous ourlaient ses yeux de biche. Non vraiment, depuis toutes ces années, Bianca avait superbement vieilli... Cependant, le sang qui encadrait son visage, ainsi que l'angle que sa tête formait avec son cou, donnait à l'ensemble quelque chose de... plutôt perturbant.

Tout en essayant de me remémorer mon stage d'initiation à la méditation, je me forçai à visualiser des champs couverts de coquelicots et me concentrai sur mon but. J'étais venue jusqu'ici pour récupérer mon portable. Priorité numéro un : ne laisser aucune trace de mon passage... D'ailleurs, avec ces circonstances toutes nouvelles, je devais être encore plus discrète.

En crispant tout mon corps pour ne pas rendre mon sandwich, j'enjambai celui de Bianca. Il n'était pas utile de vérifier si son cas était encore récupérable, il y avait tant de sang sur les marches et son regard était si fixe que le doute n'était malheureusement plus permis.

Trente secondes plus tard, j'avais rejoint l'endroit où mon sac s'était accroché à une poignée et balayai les environs du regard.

— Banco !

Le téléphone avait glissé très loin et fini sa course contre une plinthe. Je me baissai, le saisis et entrepris de faire le trajet en sens inverse, en évitant autant que faire se peut les flaques de sang qui commençaient à coaguler par endroits.

En respirant l'air frais de la ruelle, j'eus la sensation d'être restée en apnée depuis la découverte du corps de Bianca. En mode pilotage automatique, et tout à fait sous le choc, je retrouvai ma Clio, pressée de raconter ce que je venais de voir à Vincent.

Je mis quelques secondes à intégrer que la voiture était vide.

— C'est pas vrai !

J'examinai les possibilités qui s'offraient à moi :

- Appeler Vincent, mais le mettre en danger.
- Appeler Hugo, mais devoir expliquer ma présence durant mon service dans une clinique de chirurgie esthétique.
- Appeler ma mère, mais me faire passer un savon.
- Appeler ma grand-mère, mais devoir gérer son envie de venir voir à quoi pouvait bien ressembler une scène de crime.
- Appeler Rachel, mais lui annoncer au passage que sa cousine était assurément décédée.
- ... ou bien appeler Mathieu, capitaine de police, et habitué aux décès, qu'ils soient accidentels ou non, car, en cet instant, je ne savais pas du tout quoi en conclure.

Il décrocha à la troisième sonnerie, la voix chargée de sommeil. Je l'imaginai aussitôt et très volontiers en caleçon, mais là n'était indubitablement pas le propos.

— Allô ?

— Mathieu, c'est Olympe !

— Olympe, s'exclama-t-il soudain tout à fait réveillé.

Il se racla la gorge.

— Un problème ? Avec Aglaé ?

— Non... Non... Enfin si, quand même, ajoutai-je en visualisant le corps de Bianca.

— Que se passe-t-il ?

— Il ne s'agit pas d'Aglaé, elle va bien... Enfin, je l'espère ?

— Oui, je suis passé la voir en début de soirée, et j'ai veillé à ce qu'elle s'enferme.

— Bien...

— Alors ? Que me vaut cet appel à... trois heures vingt-cinq !

— Je sais... Je suis désolée... J'ai un gros, très gros souci. Ou plutôt une personne de mon entourage...

Il y eut un court silence durant lequel Mathieu dut très certainement s'asseoir sur le bord de son lit.

— Et quel est son problème ?

— Eh bien... Je dirais... la mort ?

J'entendis au bout du fil un bruit curieux, et je compris que Mathieu était en train de boire quelque chose.

— Pardon ?!

— Oui, c'est assez délicat, en fait...

— Où êtes-vous ?

— ...

— Olympe !

— En planque...

Je donnai l'adresse exacte à Mathieu qui me promit d'arriver le plus rapidement possible.

Deux semaines plus tôt...

CELLE QUI N'ÉTAIT PAS PATIENTE

Dans les bons jours je ne suis pas excessivement patiente, et c'était un assez mauvais jour...

Quoi que mon entourage en dise, je ne suis pour rien dans la succession d'événements curieux qui jalonnent ma vie. D'un naturel optimiste, j'ai appris à détourner le regard quand pointe la tuile, et je fais mine d'ignorer les ennuis qui s'accumulent sur le pas de ma porte. Pendant ce temps, devant tant de manque de chance, mes proches soupirent, ou compatissent dans le meilleur des cas.

Il doit y avoir une part de génétique dans cette malchance : mon père est lui-même exceptionnellement gaffeur, mon grand-père paternel est mort en s'étouffant avec un beignet, tandis que mon grand-

oncle Octave a fait une allergie fatale aux choux de Bruxelles, alors même qu'il avait mis soixante-dix-huit ans à se décider à y goûter... En dehors de ça, ma mère est très pénible, mais cela n'a rien à voir avec le sujet.

Je m'y suis habituée : la chance tourne, mais assez rarement de mon côté.

Ma tendre maman, déjà, décida de ne pas me faire de cadeau le jour de ma naissance en choisissant mon prénom. Même si l'intention de rendre hommage à Olympe de Gouges, grande féministe et profonde humaniste qui finit décapitée, était plutôt louable, il semble que ma mère n'ait pas tenté l'association « prénom + nom propre » à voix haute. Bernard Posteur alla donc, il y a trente-huit ans de cela, assez gaiement et un tantinet éméché, faire enregistrer l'étonnante combinaison sur le grand registre de la mairie...

Voilà comment, et ce dès les petites classes, je me suis retrouvée l'objet de moqueries continues. Olympe Posteur, sacrée rigolote, mais véritable paratonnerre à embrouilles, entrait dans la légende.

Vingt-six ans plus tard, j'ai été ravie d'épouser le dénommé Bertrand McQueen, et je l'ai supplié de bien vouloir me laisser l'usage de son nom lors de notre divorce. Assez magnanime dans son genre, mon ex-mari accepta de bonne grâce...

Mais revenons à mes moutons, ou plus précisément à mes ennuis. Dans les bons jours, je ne suis pas excessivement patiente, donc, et c'était un très mauvais jour...

Déjà, je m'étais fait tirer du lit par Aglaé.

— Allez Maman ! Tu vas encore te faire engueuler si tu arrives en retard !

Cette enfant n'a que douze ans, mais j'ai si souvent l'impression que nos rôles sont inversés que c'en est gênant... Partant avec un handicap héréditaire si on faisait un rapide bilan de la famille Posteur et de l'ensemble des McQueen, elle réussit pourtant à combiner avec grâce le sérieux, la rigueur, l'humour et l'altruisme. Et tout cela avec un an d'avance à l'école. Sans compter qu'elle maîtrise aussi divinement la confection des crêpes.

Aglaé me secoua pour tenter de me tirer des bras de Morphée (j'ai le sommeil profond et élégant), tout en m'annonçant qu'il était déjà plus de huit heures et qu'elle se mettait en route pour le collègue. La bave aux lèvres et l'oreiller profondément incrusté dans la joue droite, je l'embrassai en lui souhaitant une bonne-journée-pourrais-tu-ramener-une-baguette-pas-trop-cuite-et-du-dissolvant-en-rentrant-du-collège-s'il-te-plaît. Je vous ai prévenus, je suis réellement une piètre maman.

Comme tous les matins, je me traînai jusqu'à la salle de bains en maudissant Paul-Henri Foulque. Paul-Henri est mon patron. Il dirige le studio photo Foulque, très en vue dans le milieu de la photographie culinaire, et a un ego à peu près aussi développé qu'une pastèque shootée aux hormones de croissance. Il explique à qui veut bien l'écouter, ou non d'ailleurs, qu'il saisit, je cite, l'instant photographique mieux que personne. Ajoutez à la tirade un geste de cadrage avec combinaison pouces-index bien senti et vous aurez une vague idée de son niveau d'autosatisfaction. Deux ans. Deux ans

que j'obéissais au doigt et à l'œil à cet homme aussi imbu de sa personne qu'égocentrique, tout simplement parce que je n'avais pas le courage de chercher un meilleur emploi.

Avant mon mariage, j'avais énormément voyagé. Enchaînant les contrats à l'étranger, j'avais fini par me faire un nom dans le petit monde de la photo. C'est de cette façon que j'avais rencontré Bertrand sur l'une des îles Moustiques. Séduisant et brillant avocat, il y avait emmené sa coach sportive en vacances, qu'il avait laissée tomber pour me séduire. Flattée, j'étais tombée enceinte, l'avais épousé dans la foulée, et, cinq ans plus tard, selon les lois de l'attraction terrestre, à moins que ce ne soit une histoire de boucle à boucler ou de date de péremption, il m'avait quittée pour Kitty, vingt ans, australienne, et coach sportive, évidemment. On ne peut rien contre le Destin et les bombes anatomiques, dirait ma grand-mère...

Après une courte douche ainsi qu'un camouflage en règle des épouvantables cernes qui me barraient le visage, j'avalai un plein bol de thé et deux tartines, le tout préparé par Aglaé. Quand je vous dis que ma fille est un don du ciel. Il faudra que je pense à lui demander des conseils de méthodologie.

Pour une fois, le programme de la journée était intéressant. Je devais retrouver Paul-Henri Foulque directement au Plaza Athénée, le célèbre palace de l'avenue Montaigne. Sur place, il était convenu que nous prenions les clichés de la toute nouvelle carte ainsi qu'une série de photos destinées à illustrer un livre de recettes. Paul-Henri, aussi prétentieux soit-il, avait fait appel à moi pour les desserts. Avare en

compliments, il assurait pourtant, guillemets avec les doigts à l'appui, que j'étais une « spécialiste en la matière », que personne dans l'équipe ne savait rendre comme moi le brillant d'un glaçage, l'exubérance feutrée d'un caramel ou encore cette légère condensation retenue par des framboises fraîchement déposées.

Le rendez-vous étant fixé à neuf heures trente, j'étais donc tout à fait dans les temps, et c'est donc relativement de bonne humeur que je claquai la porte de notre appartement. Particulièrement fière d'étrenner cette paire de ballerines d'un magnifique *rose poudré* achetées la veille une petite fortune, je décidai de me rendre à pied jusqu'à la célèbre avenue. La pensée de croiser le grand chef Jérôme Durençon, crème de la crème des pâtisseries et la quarantaine plutôt sexy, ajoutait un brin de glamour à la perspective de cette journée. De plus, l'homme était littéralement raide dingue de mes photos.

En certaines circonstances la pluie a du bon. Lorsque l'on se perd dans le désert complètement déshydraté, que l'on voue une passion pour le jardinage ou que l'on s'adonne à la chasse aux escargots, par exemple. Seulement, se retrouver subitement trempée avec des chaussures définitivement plus *rose poudré* du tout le long des quais de Seine relevait plus du cauchemar qu'autre chose.

Mon téléphone vibra sur ces funestes constatations et je me calai entre deux immeubles pour l'extirper de mon sac tout en restant à l'abri des gouttes qui se faisaient chaque seconde plus nombreuses et froides. Le SMS acheva de réduire à néant ma

bonne humeur, ainsi que le peu de foi qu'il me restait en mes qualités maternelles :

Prends un parapluie et ne mets pas tes ballerines. Averses prévues jusqu'à 14h. Bonne journée Mamounette. Aglaé.

Pestant contre moi-même, je décidai de sortir de mon refuge pour affronter le déluge et me rendre au plus vite à mon rendez-vous. Je replaçai le portable dans mon sac, vérifiai l'heure, et hésitai un instant à me replier sur le bus ou le métro pour rejoindre l'avenue Montaigne avant de me rendre à l'évidence : j'allais arriver en retard au rendez-vous si je ne coupais pas à pied par les ponts.

Je perçus vaguement du mouvement derrière moi et me retournai vivement. Un clochard, visiblement réveillé du pied gauche par ma présence et mes vociférations, se leva en titubant avant de glisser sur les cartons qu'il avait pris soin d'étaler pour s'isoler du froid. Aussitôt, je m'en voulus d'être à ce point auto-centrée. Le « pousse-toi, salope ! » qu'il m'adressa sans le moindre préambule, tout en me bousculant et en crachant à mes pieds, annihila toutes les traces de bienveillance qui venaient de germer en moi. Quittant l'endroit sans plus attendre, je me dirigeai jusqu'à un vendeur à la sauvette posté non loin afin de le soulager de l'un de ces parapluies à usage unique qu'il avait troqués contre ses tours Eiffel le temps de l'averse.

Mouillée jusqu'à la moelle, je me drapai dans ma dignité à défaut d'un trench, et hâtai le pas jusqu'au pont Alexandre III, visiblement fermé à la circula-

tion pour la journée. Si tout se passait bien, il allait me rester une dizaine de minutes pour reprendre forme humaine dans les toilettes du palace, si toutefois je réussissais à persuader le portier de me laisser entrer avec des coulures de mascara façon panda sur les joues.

J'avais laissé le quai d'Orsay derrière moi et tournai en direction du pont lorsque j'entrevis sa silhouette. Il était plutôt grand, assez bien bâti, les pieds nus et une veste en jean sur le dos.

On voit des films, on lit des livres, on regarde des vidéos terribles sur YouTube en se cachant les yeux à moitié, et en poussant des « oh ! » et puis des « ah ! » sans être jamais vraiment préparé à vivre le moment avec un grand M, celui où la Providence vous met sur le chemin d'un malheureux, celui où le Destin vous fait un clin d'œil tout en vous susurrant un « À toi de jouer ! » d'une voix complice et douceuse.

Pour ma part, quand je l'ai aperçu sur le bord du parapet, j'ai d'abord pensé qu'il avait fait tomber quelque chose dans la Seine. Il regardait l'eau avec attention en se penchant dangereusement par-dessus la rambarde. L'homme, d'une trentaine d'années environ, se mit ensuite à tanguer de façon étonnante, et je réalisai que s'il y mettait un poil plus d'entrain, il risquait bel et bien de faire le saut de l'ange.

Sentant que cette histoire risquait de mal tourner, je regardai une nouvelle fois ma montre et scrutai les environs, espérant qu'une bonne âme se dévoue pour demander à ce drôle d'énergumène si tout allait bien, même si je connaissais déjà la réponse. Non, il n'allait pas bien, et non, personne ne prendrait cette

peine. Les seules créatures dont je croisai le regard furent un chat miteux et un homme en costume cravate. Le premier me toisa d'un air suffisant comme seuls les chats savent le faire, et le second, qui avait pourtant tout saisi de la scène, s'empressa de fixer le bout de ses mocassins trempés et de passer son chemin en feignant une quinte de toux.

Pouvais-je déceimment ignorer le pauvre homme alors que j'étais quasiment certaine qu'il avait décidé de prendre la température de l'eau ? En soupirant, je bifurquai pour me rapprocher de lui, souhaitant de tout mon cœur que l'homme au blouson en jean ait simplement fait tomber ses clés dans l'eau saumâtre de la Seine.

C'est pile le moment que choisit blouson en jean pour enjamber la rambarde et se pencher plus encore au-dessus de l'eau. Point d'histoire de clés et plus de doute possible : il allait sauter. Je me mis alors à courir dans sa direction, et, dans un éclair de lucidité que je ne m'explique encore pas, balançai mon sac à main sur le trottoir. À l'instant où il passait l'autre jambe et s'apprêtait à se laisser tomber, je l'empoignai par le col.

— Ne faites pas ça !

Blouson en jean – j'apprendrai quelque temps plus tard qu'il se nommait en réalité Francis Macron – ; blouson en jean, donc, tourna vers moi un visage de dément. Surpris, il planta des yeux noirs dans les miens, sans réagir pour autant.

— Ne faites pas ça !

— ...

— Si je tombe sur vous, là, maintenant, c'est... que je dois vous sauver !

Franchement, je ne sais pas vous, mais je me suis toujours demandé de quelle manière je réagissais face à une situation d'urgence... Quelle phrase je sortirais et si tout se passerait au ralenti comme dans les films, mais sur le moment, je n'ai pas trouvé autre chose à dire que ces platitudes affligeantes.

Blouson en jean tenta une sorte de rictus, et, dans ma grande mansuétude, j'imaginai une ébauche de sourire : le brave homme allait fondre en larmes dans mes bras, j'allais l'aider à recouvrer son calme ainsi que la terre ferme, et, enfin, je pourrais aller photographier les saint-honoré et paris-brest revisités du Plaza Athénée, et, au passage, reluquer les fesses du chef Durençon.

Mais le moment M n'en avait visiblement pas fini avec moi. Le rictus, à défaut de sourire de reconnaissance, se mua en haine pure et simple, et c'est d'un ton qui me glaça les sangs que blouson en jean lança :

— De quoi tu te mêles, salope ?

J'attire votre attention sur un point qui me paraît important. En cinq ans, j'avais dû me faire traiter trois fois de salope. Deux fois dans la demi-heure précédente, la troisième remontant quant à elle à une relation avec un rugbyman très sexy. Sorti du contexte la chose peut sembler déplacée, je vous le concède, et sur le moment je ne m'en étais pas offusquée plus que cela. L'ensemble des forces de l'Univers avait donc – je ne vois qu'une seule explication – décidé de mon sort et, de fait, d'une matinée à thème.

Ma main resta solidement vissée à son col de veste, sous l'effet de la stupeur et de la pluie qui se muait en petits grêlons, comme si la scène n'avait

déjà pas une tournure suffisamment dramatique. Malgré tout, je ne bougeai pas d'un cil.

— T'as pas compris ? Occupe-toi de tes oignons !

Pour être honnête, un court instant, que dis-je, une nanoseconde, j'hésitai sincèrement à retourner m'en occuper, et à laisser le pauvre bougre à son triste sort. Cependant – je sais, ça paraît grotesque –, le générique d'une émission que je ne ratais pour rien au monde lorsque j'étais enfant, *La Nuit des héros*, retentit dans ma boîte crânienne aussi clairement que si elle avait été jouée par un Big Band posté sur le pont Alexandre III. Et puis, pour être tout à fait sincère, j'étais soufflée par la muflerie de cet homme.

— Fous-moi la paix !

— Jamais !

— Lâche-moi !

— Tu peux crever, lui répondis-je, choisissant, il est vrai, très maladroitement mes mots.

Blouson en jean se retourna vivement et tenta de me mordre.

— Ça va pas, non ?

— Lâche-moi, j't'ai dit !

Je lui décochai une baffe maladroite de ma main libre, ce qui eut l'effet malencontreux de le déséquilibrer, et de me faire pencher avec lui. Instinctivement, je me mis à beugler avec la grâce d'un veau asthmatique et tentai de toutes mes forces de me redresser, mais, dans la précipitation, ma veste s'accrocha à une barre du pont, m'empêchant donc de reprendre ma position initiale.

— Mais tais-toi donc ! Tu vas attirer du monde !

— Au secours !

— Arrête !

— AU SECOURS !

Je ne sais pas si on peut réellement parler de chance – étant donné que je tiens à la vie, je vais considérer que oui –, mais une équipe de télévision sortit au même moment du quai d'Orsay et l'un des techniciens nous aperçut. Il eut la bonne idée de contacter illico les secours, qui informèrent à leur tour la brigade fluviale : deux minutes plus tard, nous étions cernés, sur terre par l'équipe TV qui ne ratait rien du fait divers qui s'offrait miraculeusement à eux, et sur fleuve, par trois navettes qui s'affairaient à prévenir une chute.

Étant donné que blouson en jean menaçait de sauter et de m'entraîner avec lui, personne n'osa s'approcher de nous, alors qu'on ne m'ôtera pas de l'idée qu'à deux ou trois et en libérant ma veste coincée, nous l'aurions sans peine hissé sur le pont et maîtrisé – mais comme on dit dans le milieu footballistique, on ne refait pas le match.

Blouson en jean avait l'air plus décidé que jamais, on ne peut lui enlever ça, et en temps normal j'apprécie les gens qui vont au bout de leurs projets. À chaque seconde qui passait, il me tirait un peu plus avec lui vers le vide.

— De toute façon, je vais sauter ! Lâche-moi !

— Hors de question !

En réalité, j'en mourais d'envie, mais avec le public qui se pressait désormais autour de nous, je ne pouvais décemment l'abandonner : c'était *mon* sauvé, *ma* nuit des héros, *mon* moment M.

Les types de la fluviale tendaient un dispositif de récupération quand, enfin, une équipe de policiers à pied apparut dans mon champ de vision.

— Tenez bon, on arrive ! lança l'un d'eux.

Je commençai sérieusement à avoir envie de pousser ce type avec son blouson en jean débile, sans oublier de lui coller une bonne paire de claques au moment de son envol.

Deux agents, tels des Dupont et Dupond de l'action, l'empoignèrent et le firent voler sur le sol en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Ensuite, un troisième homme s'approcha de moi, me fit une petite tape amicale de celle qu'on adresse aux poneys qui ont fait une bonne promenade et me décrocha de l'élément métallique qui m'avait unie malgré moi à cet antipathique suicidaire.

Comme je suis quelqu'un de pragmatique, je consultai aussitôt l'heure : neuf heures quinze. En courant, je pouvais débarquer au Plaza avec seulement quelques minutes de retard. Mais c'était sans compter l'équipe TV qui était loin d'en avoir fini avec moi. Ils décidèrent de motiver les quelques passants qui restaient à applaudir pour immortaliser l'instant et surtout boucler leur quota de sensations pour la journée. Je fis la modeste, souriant faiblement, alignant trois mots pour former deux phrases sans queue ni tête et m'apprêtai à partir quand un quatrième policier s'approcha de moi :

— Olympe ?

— ...

— Olympe Posteur.

Je frémis, comme chaque fois que cette combinaison malheureuse parvient à mes oreilles et me transporte bien malgré moi dans la cour du collègue Jean-Rostand.

— C'est bien toi ?

— Oui ?

— Benjamin Rougier !

J'avais à peine remis le gentil, mais frêle et binoclard Benjamin Rougier du collègue, visiblement transformé tel le vilain petit canard en magnifique cygne, et auquel l'uniforme seyait plus que de mesure, que blouson en jean, se libérant de l'entreprise des Dupond(t) fondit sur moi en hurlant :

— Salope ! Il a fallu que tu viennes tout foutre en l'air !

Et de quatre...

Tout se passa très vite et Benjamin n'eut pas le temps d'intervenir. La seconde d'après, je basculais du haut du pont Alexandre III, projetée par un Francis Macron qui m'offrit gracieusement, durant le quart de seconde qui précéda ladite chute, la vision du visage du parfait psychopathe.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Tout (n')est (pas du tout) sous contrôle
Sophie Henrionnet



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON